

# Chronique de l'esclavage

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **14 (1893)**

Heft 12

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-134614>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'établissement d'un câble sous-marin entre Zanzibar et l'île Maurice a été réalisé. Une subvention de 28.000 £ pendant 20 ans a été promise ; le gouvernement anglais en donnera 10.000, celui de l'Inde 10.000 et l'île Maurice 8.000. La pose a eu lieu au commencement de novembre ; il y a atterrissage aux îles Seychelles. Maurice se trouve ainsi reliée d'un côté avec l'Europe, de l'autre avec l'Inde.

D'après les journaux anglais et portugais, la question de la délimitation des frontières anglo-portugaises dans l'Afrique orientale sera soumise à un arbitrage par un comité d'experts.

Une épidémie de petite vérole sévit à Johannesburg. Un comité appuyé par les subsides du gouvernement s'efforce d'en arrêter l'expansion. Les docteurs se plaignent de la qualité de la lymphé fournie par le dépôt local ; 13 % seulement des vaccinations fournissent de bons résultats.

La convention entre la Grande-Bretagne et la République Sud-Africaine au sujet du Swaziland, a été signée à Prétoria le 12 novembre. Si les Swazi y consentent, le gouvernement anglais ne s'oppose pas à l'annexion de leur pays au Transvaal. Ce consentement d'ailleurs ne paraît pas douteux ; au reste, la convention n'entrerait en vigueur qu'à l'expiration de celle de 1890 qui avait été prolongée jusqu'au 30 juin 1894.

La société coloniale allemande s'est attaché le Dr Sander, médecin de marine, qui a déjà fait des études sur les maladies qui sévissent parmi le bétail en Afrique. Il va se rendre dans l'Afrique méridionale occidentale allemande, pour y faire des observations sur la maladie des chevaux et sur celle des bêtes à cornes, en même temps que des études pathologiques et bactériologiques dans les stations missionnaires.

Le capitaine Lang a été chargé d'étudier le tracé d'un chemin de fer pour développer les ressources de la colonie de la Côte-d'Or ; un ingénieur a reçu une mission analogue pour Sierra-Leone. L'attention du secrétaire des colonies a été également attirée sur la question des avantages qui résulteraient de la construction d'une voie ferrée de Lagos vers l'intérieur pour ouvrir plus complètement au commerce le pays de Yoruba, fertile et très peuplé.

On annonce de Tanger qu'une nouvelle Compagnie anglaise a traité avec des chefs marocains, pour la cession, au prix de 4000 fr., de terrains au nord du cap Bojador, à l'embouchure de l'Oued-Teffza, pour y établir une factorerie indépendante de celle qui existe déjà au cap Juby.

---

## CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

Dans un article sur la *Question saharienne* publié par le *Petit Colon*, M. F. Foureau, parlant du commerce entre le lac Tchad, l'Aïr et la côte méditerranéenne, constate la diminution du trafic des esclaves, sans pouvoir dire qu'il ait complètement cessé. « Il ne faut pas oublier, » dit-il, « que la traite qui se faisait autrefois sur une très grande échelle, disparaît peu

à peu ou du moins diminue dans de grandes proportions. Or c'était, en somme, la chair humaine qui donnait lieu au principal trafic et au mouvement commercial du Sahara; c'est à ce trafic que les **Touareg** devaient leur existence, puisqu'ils se faisaient payer des droits d'escorte et de transit sur leurs territoires; aujourd'hui, cette source de profits ayant baissé, les Touareg ont fréquemment recours aux razzias lointaines.

Une dépêche du 20 octobre, de Chiromo, station portugaise sur le Chiré, annonce que la mission écossaise de **Milangi**, entre le Ruo et le lac Chiroua, a été attaquée par des indigènes, et que deux soldats sikhs et un officier ont été tués. Au commencement de juillet, un indigène avait déjà cherché à assassiner le capitaine Johnston, commandant du fort de Milangi, qui reçut cinq blessures. Informé de cette attaque, le Commissaire britannique, H.-H. Johnston, résident à Zomba, envoya une forte troupe sous le commandement du capitaine Edwards, pour punir le chef walola Nyaserera, marchand d'esclaves bien connu, supposé, avec d'autres chefs, avoir tramé le complot contre la station de Milangi, pour tirer vengeance des mesures prises contre le commerce des esclaves. L'expédition a complètement réussi; le village de Nyaserera a été détruit; le chef lui-même a été blessé.

La *Deutsche Kolonial Zeitung* du 11 novembre a publié des détails sur la marche du major von **Wissmann** à travers la région montagneuse qui s'étend de l'extrémité S. O. du **lac Rikoua** au **Tanganyika**. Ce fut, dit le chef de l'expédition, en arrivant au Kalambo, la seule région où l'épidémie des bestiaux eût épargné des zèbres et des antilopes, que nous reçûmes les premières nouvelles de la razzia des Wa-Wemba. Chaque année ils la renouvellent à l'époque des récoltes et cette année elle était dirigée par leur chef suprême Kitimkourou. Ils s'étaient dirigés vers le Tanganyika et se proposaient d'attaquer la station des Pères blancs de Kala. Je résolus immédiatement de m'y rendre pour porter secours à la mission et en même temps aux grands villages des Wa-Roungou menacés. J'appris au village de Nondo, sur le haut Kalambo, que les pillards revenaient déjà de leur razzia, et pris mes mesures pour n'être pas surpris par eux. Je m'établis dans le village palissadé, et fis mettre en batterie mes pièces de canon sur une termitière. Au matin apparut l'armée entière de Kitimkourou; elle devait pour éviter un marécage, suivre un chemin qui l'amenait droit au village où nous étions postés; la caravane s'étendait sur une lieue de longueur; elle devait compter environ 5000 personnes. Les troupes qui la composaient occupèrent huit des termitières situées de 30 à 50<sup>m</sup> de la palissade

de notre village. Un parlementaire commença des pourparlers avec le major von Wissmann, vraisemblablement pour gagner du temps et permettre à l'armée de se concentrer, et le somma d'évacuer le village, Kitimkourou faisant la guerre, non aux blancs, mais aux Wa-Roungou. Ses gens s'approchèrent assez de la palissade pour que leurs injures à l'adresse des Européens fussent parfaitement entendues. Wissmann put également voir que derrière la troupe se trouvaient quantité de femmes et d'enfants, et au moment où la masse des combattants de Kitimkourou allait donner l'assaut, il lança une grenade au milieu d'un groupe de chefs pour leur faire comprendre quel serait leur sort s'ils persistaient dans leur dessein. L'effet en fut surprenant, beaucoup furent blessés, et le front se rejeta en arrière sur la masse des assaillants. Le désordre se mit dans leurs rangs, le feu des canons Maxim l'augmenta encore. Ils essayèrent de se remettre de leur panique, mais attaqués par le D<sup>r</sup> Bumiller qui fit une sortie, ils prirent la fuite dans le plus grand désordre, pendant que les hommes, les femmes et les enfants qu'ils ramenaient de leur razzia profitaient de la liberté recouvrée pour se réfugier dans le village, ou se cacher dans les hautes herbes afin d'échapper à leurs ravisseurs. Les fuyards jetèrent tout ce qui pouvait embarrasser leur course, et ne s'arrêtèrent qu'au sud de la route Stevenson, à quatre journées de marche du lieu de leur défaite. Les esclaves, pour la plupart des femmes et des enfants, au nombre d'une centaine, furent renvoyés dans leurs villages. Le major von Wissmann se rendit alors à la station anglaise de Kiboutou à l'extrémité méridionale du Tanganyika, d'où il transmit ces nouvelles à la Société anti-esclavagiste allemande. Sans doute cette défaite aura été une sévère leçon pour les esclavagistes ; mais, dit-il, « si l'on ne veut pas que la région située entre le lac Rikoua et le Tanganyika, soit transformée en un désert sauvage, il est urgent que des mesures de sécurité soient prises et continuées avec persévérance. La population en est très dense, elle est au point de vue industriel et agricole plus avancée que d'autres tribus africaines. Raison de plus pour que le protectorat allemand devienne pour elle une réalité. »

L'*Indépendance belge* nous apporte de nouveaux et intéressants détails des combats livrés aux Arabes par les expéditions Dhanis et Ponthier. Des télégrammes avaient successivement annoncé, il y a quelques semaines, la prise de **Kassongo** et celle de **Kiroundou**, résidence du chef arabe Kibongé, par le commandant Ponthier. Pour l'intelligence des événements qui ont précédé et accompagné la prise de Kassongo, indiquons quelle était, antérieurement, la situation du commandant Dhanis

à Nyangoué. Le 10 avril, Bouana N'Zigé et Pioma Lenga, deux Arabes influents retirés à Kassongo, avaient annoncé par des messagers qu'ils arriveraient à Nyangoué ce jour-là pour négocier la paix avec le commandant Dhanis. Ils déclaraient abandonner la cause de Séfou (neveu de Tipo-Tipo) qui voulait continuer la guerre. Dhanis les attendit vainement jusqu'au 14. Ce jour-là les messagers de Bouana N'Zigé et Pioma Lenga disparurent du camp de Dhanis pour aller, sans doute, porter aux leurs tous les renseignements qu'ils avaient pu recueillir sur les forces de l'État. Bouana N'Zigé et Séfou agissaient évidemment de connivence ; la mauvaise foi des messagers était des plus évidente et leur intention de trahir Dhanis l'était encore davantage. Ils répandirent, en effet, le bruit que Tipo-Tipo allait arriver avec M. Tobback ; que la domination des Arabes serait maintenue ; qu'une vengeance terrible serait exercée à l'égard des indigènes qui avaient abandonné les Arabes dans leur lutte contre les Européens. Les indigènes commençaient à s'alarmer. Pour les rassurer et conserver leur amitié, il importait à l'expédition Dhanis d'opérer vite et énergiquement. Le 17 avril Dhanis ordonna donc à une colonne placée sous le commandement du capitaine Gillain, qu'accompagnait le lieutenant Doorm, de protéger le passage de la Kounda, tandis que les indigènes de Bena Sanboua, de Bena Dengou et de N'Gongo Lutété, alliés de l'État, franchissaient le fleuve avec tout le monde.

Le lendemain, MM. Dhanis, Scheerlinck, le docteur Hinde et le sous-lieutenant Cerckel, avec des troupes bien organisées et une pièce d'artillerie, se portaient à leur tour en avant avec 6 blancs, 300 soldats réguliers et environ 3,000 auxiliaires, tandis que le lieutenant De Wouters tenait garnison à Nyangoué, avec 100 hommes et le sergent Collet, formant réserve d'arrière-garde. C'est le 22 avril que la colonne Dhanis attaqua Kassongo, où elle arriva à 9 h. 30 du matin. Les premières balles furent échangées à 10 h. 15. Les Arabes avaient fait des préparatifs de défense extraordinaires.

Tous les chefs de la rive gauche du Loualaba, restés fidèles à Séfou, étaient placés en avant-poste à deux heures de la ville, sur une des routes conduisant au fleuve. Un cordon de sentinelles, très serré vers le S.-O., entourait la ville de tous côtés. Un boma était occupé par des gens du chef Mounié-Moharra ; un autre par les Arabes de la rive gauche de Kabondo. Saïd ben Abed et ses soldats avaient été relégués par Séfou à l'extrémité occidentale de la ville, où il avait construit un autre boma. Aucune de ces redoutes n'était achevée ; mais les travaux étaient amorcés sur les faces N. et E. faisant face à l'attaque. A l'intérieur de la ville même de

Kassongo, plusieurs maisons étaient crénelées. La maison de Mousoungila, entourée d'un mur crénelé, de deux mètres de hauteur, était flanquée à l'E. d'une estrade de 8 mètres de haut, à deux étages de feux, tandis que la porte d'entrée était battue par des feux que fournissait un redan extérieur présentant l'aspect d'un véritable château fort. Les différentes colonnes d'attaque, sous les ordres du commandant Dhanis, du capitaine Gillain et de leurs adjoints, furent accueillies par un feu nourri. Vers 16 heures 30 du matin, le combat était engagé sur tous les points. Bientôt le feu incessant qu'entretenaient les troupes de Dhanis commença à impressionner les Arabes. Ils hésitaient, pliaient ; la débandade se dessinait, et bientôt elle devenait générale. Cinq Arabes qui n'avaient pu fuir se jetèrent alors au pied du commandant Dhanis qui eut de la peine à empêcher ses soldats de massacrer ces complices ou auteurs du massacre de l'expédition Hodister. Bientôt la retraite des Arabes se transformait en déroute : seuls, les fuyards de la rive gauche, voyant l'infériorité numérique des forces de l'État qui les poursuivent, font halte pour résister ; mais ils sont bientôt culbutés à leur tour.

La fuite dégénère alors en effroyable panique : à une heure de la ville, au passage de la rivière Moussokoï, les Arabes se jettent à l'eau sans attendre les canots : des centaines d'entre eux sont noyés dans le fleuve. Victoire complète par les forces de l'État, et, même, victoire étonnamment facile, quand on songe à la belle situation stratégique de Kassongo, à l'importance des fortifications construites par ses défenseurs, et à la suprématie numérique des Arabes, vingt fois plus forts que l'expédition Dhanis. Il est vrai que les Arabes avaient été surpris. Séfou s'était imaginé que les troupes de l'État du Congo arriveraient par eau, et il ne prévoyait guère une attaque si générale et si prompte. Les journées des 22 et 23 furent employées à poursuivre les fuyards, tandis que les indigènes, convaincus de l'écrasement des Arabes, venaient faire entière soumission au commandant Dhanis. Ces indigènes poursuivirent eux-mêmes les Arabes et firent chaque jour de nombreux prisonniers. Ce qui prouve, écrit le commandant Dhanis, que le dévouement des indigènes à l'élément musulman n'existe guère que dans l'imagination de certains amis des Arabes.

Parmi les dépouilles de l'ennemi, beaucoup de lettres ont été saisies ; leur contenu permet de constater la mauvaise foi des Arabes et l'existence entre eux d'une absolue entente pour ruiner l'influence de l'État du Congo. C'est à une ligue formidable que Dhanis avait affaire, une véritable conspiration qu'il a réprimée. Heureusement, il a capturé beau-



coup de meneurs. Un grand nombre d'enfants des chefs arabes les plus influents sont tombés à Kassongo entre les mains de l'expédition.

En ce qui concerne les opérations du commandant Ponthier, le courrier apporte non seulement les détails de sa victoire à Kiroundou, mais encore le récit d'une seconde déroute infligée par lui aux Arabes. La campagne Ponthier va du 28 juin, date de son départ des Stanley-Falls, au 28 août. A cette dernière date, il se retrouvait à l'embouchure de la Lowa. Ses forces étaient divisées en trois compagnies de cent hommes chacune. L'une d'elles était commandée par le commissaire de district Lothaire, qui avait quitté Nouvelle-Anvers à la tête d'un contingent de Bangalas ayant servi dans la force publique de l'État. La marche de la colonne fut extraordinairement rapide. La résistance des Arabes à Kéwé, à Bamanga, à Kiroundou fut très courte, grâce à l'impétuosité de l'attaque. A Kiroundou, après la victoire, le commandement du poste fut donné au capitaine Hanquet, et les troupes de l'État, dirigées par leur chef, se mirent à la poursuite des fuyards. C'est à Kima-Kima qu'on prit d'abord contact avec ceux-ci. Les Arabes, qui comptaient dans leurs rangs les forces des chefs Kibongé, Rachid et Ougarawa, opposèrent sur ce point une résistance sérieuse à Ponthier. Le lendemain du premier combat, le commandant Ponthier entra en relations avec un Nyampara qu'il employa à des négociations avec le chef indigène Mirambo, négociations ayant pour but d'engager tous les chefs Bakoussous à abandonner la cause des Arabes et à faire leur soumission à l'État du Congo. Les pourparlers aboutirent, et grâce à ces défections, les Arabes purent être surpris dans leur camp de Soké-Soké et durent capituler sans résistance. Kibongé et Rachid avaient toutefois réussi à s'échapper. Enfin, après avoir dispersé les dernières bandes ennemies à Souci-Niango, la colonne expéditionnaire cessa sa poursuite vers le Sud, après avoir fourni une course de cinquante-quatre lieues en huit jours. Le commandant Ponthier venait d'apprendre, du reste, que Kibongé, remontant parallèlement à la direction suivie par l'expédition, s'était installé sur la Lowa. L'expédition de l'État regagna donc Kiroundou pour reprendre sa marche dans la direction prise par l'ennemi qu'il s'agissait de rejoindre. Six à sept mille prisonniers furent ramenés et installés à Kiroundou. Deux jours après, MM. Ponthier, Lothaire et Henry repartaient pour poursuivre Kibongé sur la Lowa. Le 6 août, ils surprenaient le camp des Arabes à Outia Montoungou. La résistance des Arabes fut courte ; Kibongé et Rachid parvinrent de nouveau à s'échapper, mais plusieurs chefs furent faits prisonniers, et un butin considérable tomba là aux

maines du commandant de l'expédition. Une femme zanzibarite, presque blanche, dont Émin Pacha avait eu un fils, fut trouvée avec l'enfant dans le camp d'Outia Motoungou. Parmi les nombreux prisonniers se trouvaient d'ailleurs un grand nombre d'enfants d'origine arabe ou souahéli.

Les résultats de la marche extraordinaire des forces du commandant Ponthier sont considérables. Elle porte le coup décisif à l'influence arabe et débarrasse définitivement l'État du Congo des bandes dévastatrices qui opéraient dans le Nord et l'Est. Plus de 25 des principaux chefs sont tombés aux mains de l'expédition. Ils ont été traduits devant le conseil de guerre sous l'accusation d'excitation à la guerre civile, de meurtre et de révolte à main armée contre l'État. Parmi ceux dont la culpabilité a été établie, se trouvait le fameux chef Ali-ben-Saïd, l'instigateur du massacre d'Émin Pacha. Certains papiers tombés aux mains de M. Ponthier, et notamment le récit de la femme zanzibarite d'Émin, délivrée de sa captivité chez les Arabes, confirment les détails déjà publiés sur les derniers moments de l'ancien gouverneur de Wadelai, si inutilement sauvé par Stanley. Il en résulte qu'Émin Pacha s'était placé sous la protection de Saïd qui le fit assassiner par Ismaël. Tous les gens de la suite d'Émin avaient également été massacrés. La femme seule d'Émin et son enfant, âgé d'un an, furent épargnés; mais la femme d'Émin surtout avait eu horriblement à souffrir des traitements que lui infligèrent les Arabes.

Les déclarations du docteur Dupont, médecin de l'expédition, qui y a pris une part si glorieuse, donnent à ce sujet les curieux détails qu'on va lire :

« Ce jourd'hui, 23 août 1893, il nous a été présenté un enfant, paraissant âgé de près d'un an, nommé Monsonna, issu de père de race blanche et de mère de couleur. Cet enfant se trouve dans un mauvais état de santé, dû à l'altération du lait de sa mère, la nommée Asinia, native de Karagwé. Cette altération est due aux mauvais traitements que cette femme a subis durant sa captivité chez les Arabes de Kibongé. »

D'après les dires du commandant Ponthier, Kibongé avait voulu assassiner cet enfant, au moment du massacre général de l'expédition Émin, mais Saïd, dont l'idée prévalut, conseilla de l'élever en vue d'en faire plus tard un chef de bande intelligent qui posséderait probablement l'initiative de son père, Émin Pacha. Ce serait un fils d'Européen qu'on mettrait à la tête des Arabes en lutte contre les Européens. Asinia est la seconde Africaine qu'Émin eût épousée. On sait qu'il eut à Wadelai,



d'une autre mère, une petite fille, Ferida, qui est actuellement en Allemagne, élevé par sa tante, sœur d'Émin Pacha. Quarante autres jeunes enfants, fils de chefs Arabes, sont également tombés entre les mains des officiers de l'État du Congo. Dans le nombre se trouve des enfants de Rachid, de Saïd et de Kibongé.

Dans son rapport à l'administration de Bruxelles, M. Ponthier met également en lumière ses projets quant à l'organisation du pays qu'il vient de purger du fléau arabe. Il se propose de rappeler dans leurs villages d'origine les populations qui erraient misérablement dans les bois pour se soustraire aux Arabes. A cet effet, il a envoyé des émissaires dans toutes les directions, promettant aide et protection à ceux qui auraient confiance en sa parole. Les 8,000 prisonniers ont été établis dans les postes anciens, pour y continuer et entretenir les plantations. M. Ponthier a organisé entre les Stanley-Falls et Kiroundou une route de transports. En amont de Kiroundou jusqu'à deux journées de marche de Nyangoué, le fleuve est maintenant ouvert à la navigation.

---

## LA SOUTH AFRICA COMPANY ET LO BENGULA

(D'APRÈS LES DOCUMENTS ANGLAIS)

Nous ne faisons pas erreur lorsque nous disions dans notre dernier numéro (p. 332), à propos des douloureux événements du **Matabéléland**, que les canons Maxim des Anglais des Forts Salisbury, Charter et Victoria, achèveraient ce qu'avait commencé l'habileté diplomatique des négociateurs du traité « dit d'amitié » avec Lo Bengula, roi du pays des Ma-Tébélé, Ma-Shonaland et dépendances. Nous étions cependant loin de supposer que les faits de la guerre et les procédés des agents de la South Africa Company, appuyés par le Haut Commissaire britannique, représentant du gouvernement anglais, nous révélassent si promptement que la soi-disant protection exercée sur les Ma-Shona traités comme esclaves par Lo-Bengula, n'était qu'un prétexte pour couvrir le dessein prémédité dès la conclusion du traité signé par le Rev. Moffat, fils du célèbre missionnaire, de faire passer l'immense territoire compris entre le Limpopo et le Zambèze, de l'autorité de son souverain, auquel on s'était présenté en ami, sous le pouvoir d'une Compagnie financière dirigée par M. Cecil Rhodes, le duc d'Abercorn, le duc de Fife, petit-fils par alliance de sa gracieuse Majesté la reine d'Angleterre !